

R. R. PALMER, *THE AGE OF THE DEMOCRATIC REVOLUTION*

Cinquante ans plus tard

David Armitage, traduit de l'anglais par Jérôme Baudry

Gallimard | « [Le Débat](#) »

2015/2 n° 184 | pages 187 à 192

ISSN 0246-2346

ISBN 9782070148899

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-le-debat-2015-2-page-187.htm>

Pour citer cet article :

David Armitage et Jérôme Baudry, « R. R. Palmer, *The Age of the Democratic Revolution. Cinquante ans plus tard* », *Le Débat* 2015/2 (n° 184), p. 187-192.
DOI 10.3917/deba.184.0187

Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.

© Gallimard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

David Armitage

R. R. Palmer, *The Age of the Democratic Revolution*

Cinquante ans plus tard

La fin du XVIII^e siècle a toujours tenu une place particulière dans les histoires de l'avènement de la modernité. De Paris à Patna, en passant par le Bengale et Boston, les hommes de l'époque étaient persuadés de vivre un âge des révolutions. Des décombres de l'Ancien Régime semblait émerger un nouvel ordre séculaire. Des changements considérables étaient à l'œuvre dans le commerce, l'industrie, l'armement, les transports, le gouvernement et la finance. Le fait que ces bouleversements procédaient tous d'un seul et même séisme n'était pas évident. Ces révolutions allaient-elles toutes dans la même direction? Ou étaient-elles essentiellement distinctes? Cette question de l'unité ou de la pluralité des révolutions – un âge des révolutions ou une ère révolutionnaire – devait réapparaître au fil des deux siècles suivants.

Il y a exactement cinquante ans, R. R. Palmer, avec *The Age of the Democratic Revolution* (1959 pour le premier volume et 1964 pour le second), offrait une contribution restée décisive à ce débat.

Non seulement cet ouvrage propose l'argumentaire le plus cohérent en faveur de l'unité fondamentale de l'ère révolutionnaire, mais il constitue l'un des monuments les plus durables de l'historiographie anglophone. Si *The Age of the Democratic Revolution* fut diversement apprécié – couronné, attaqué, vénéré ou ignoré –, il reste toujours édité. Le livre porte les stigmates de son temps et souffre d'omissions surprenantes, mais il est aujourd'hui plus largement discuté et probablement plus pertinent qu'à n'importe quel moment depuis sa parution il y a un demi-siècle.

The Age of the Democratic Revolution découlait de la conjonction de deux moments révolutionnaires, l'un passé, l'autre présent. Le premier correspond à ce que Palmer appelait la «révolution de la civilisation occidentale» de la fin du XVIII^e siècle. La seconde n'était autre que la grande révolution qu'il voyait advenir devant lui dans l'Asie, l'Afrique et l'Amérique latine de l'après-guerre : «Utilisons [...] l'ère révolutionnaire pour examiner ce qui nous occupe l'esprit,

David Armitage est professeur d'histoire Lloyd C. Blankfein et directeur du département d'histoire à Harvard University.

Cet article est une version modifiée de l'avant-propos à une nouvelle édition de R. R. Palmer, *The Age of the Democratic Revolution. A Political History of Europe and America, 1760-1800*, publié par Princeton University Press en juin 2014.

David Armitage
À propos de R. R. Palmer

pour saisir ce qu'est un monde divisé par la révolution et la guerre.»

Pour Palmer, ces deux mouvements étaient liés bien que contraposés, puisque la révolution de l'Occident avait créé les instruments de la révolution en cours *contre* l'Occident. Toutes deux avaient l'égalité pour objectif, et cette valeur centrale avait été largement élaborée entre 1760 et 1800 ; les siècles suivants recevaient cet héritage : « Toutes les révolutions depuis 1800, en Europe, en Amérique latine, en Asie et en Afrique, écrivait-il à la toute fin de *The Age of the Democratic Revolution*, ont appris de la révolution de la civilisation occidentale du XVIII^e siècle. » Cette affirmation peut nous sembler coupable d'à peu près tous les péchés du savant – d'eurocentrisme, d'essentialisme, de téléologie et de diffusionnisme –, mais elle rend bien compte de la nature de l'entreprise de Palmer : comprendre le présent à travers le passé, avec la perspective offerte par la longue durée.

La plupart des historiens vénèrent désormais les archives, se méfient de la synthèse et repoussent le présentisme. Ce n'était pas le cas de Palmer : il ne passa qu'un an seulement dans les archives françaises, il travailla surtout à partir de sources imprimées et il pensait résolument que les historiens devaient utiliser leurs connaissances pour éclairer des problèmes contemporains. Alors qu'il commençait son grand projet, il confia à un journaliste : « Les historiens s'intéressent désormais aux questions difficiles de politique publique, contrairement à ce faisait l'histoire narrative. Aujourd'hui l'histoire est interprétative et critique. » Cette position n'était pas vraiment celle d'un conservateur en temps de guerre froide, ce à quoi on l'assimilait parfois ; en réalité, c'était un héritage qu'il tirait de Carl Becker, un historien aux larges vues qui désapprouvait de la même manière les pieusetés de gauche ou de

droite et qui croyait fermement en la mission sociale de l'historien. « On a dit que l'histoire la mieux écrite l'est avec un peu de malveillance, écrivit Palmer plus tard, et je crois que je partage cette opinion peu charitable. »

Palmer était particulièrement exaspéré par le nationalisme méthodologique. Il était en complet désaccord avec les historiens qui affirmaient que les Révolutions américaine et française étaient chacune exceptionnelle, tout à fait opposées sur le plan politique et sans lien avec tout autre mouvement politique de la même époque. Plus encore : il insistait sur le fait que le monde de la première ère révolutionnaire était *plus* intégré que celui de leur temps. L'histoire qu'il écrivait n'était en aucun cas une apologie des institutions internationales alors émergentes ; c'était bien plutôt une élégie pour un monde qui avait été perdu, mais dont les promesses pouvaient encore être accomplies.

Le premier tome de *The Age of the Democratic Revolution* portait sur la Révolution américaine, tandis que la Révolution française et ses conséquences étaient l'objet du second. Deux thèmes particulièrement opportuns les liaient : l'argument tocquevillien de l'avènement de l'égalité et la question plus immédiate de la diffusion révolutionnaire et des résistances qui s'y opposaient. Dans le premier tome, *The Challenge* (1959), Palmer montrait comment, dans les corps politiques du monde atlantique, la force insurrectionnelle de la « démocratie » égalitaire rencontrait celle, résurgente, de l'« aristocratie » établie. La Révolution américaine fut le premier acte de l'ère révolutionnaire, et les États-Unis devinrent ensuite avec succès le havre de la « démocratie ». Dans le second tome, *The Struggle* (1964), Palmer racontait la prolifération des mouvements révolutionnaires à travers l'Europe à la fois avant et à la suite de la Révolution française. La plupart

étaient endogènes et indépendants de toute interférence française, mais ils accélérèrent la radicalisation de la Révolution française elle-même après 1792 ; enfin, ils laissèrent l'Europe divisée entre les forces révolutionnaires et contre-révolutionnaires. Savoir lesquelles finiraient par triompher restait obscur, même aussi tard qu'en 1799 ; cependant, en quelques mois, la victoire de Napoléon à Marengo fit pencher la balance en faveur des premières : « La démocratie en Europe n'avait pas exactement triomphé, écrivait Palmer, mais la grande contre-offensive conservatrice et aristocratique avait totalement échoué. » La même année, l'élection de Thomas Jefferson à la présidence, lors de la « révolution de 1800 », allait dans la même direction : vers la victoire éphémère des forces « démocratiques ».

La division temporelle et géographique des deux tomes détermina leurs réceptions, qui furent fort différentes. *The Challenge* reçut une distinction inhabituelle pour un historien principalement connu pour son travail sur la France : le prix Bancroft, la plus prestigieuse récompense pour un travail portant sur l'histoire des États-Unis. En revanche, *The Struggle* ne remporta aucun prix, ne fut pas même largement commenté et fut presque entièrement ignoré en Europe. Le récit donné par Palmer de la Révolution américaine avait flatté les sensibilités locales en argumentant en faveur de son importance historique universelle, même s'il allait à l'encontre de l'idée progressiste alors bien en vue selon laquelle la Révolution avait été plutôt conservatrice, consensuelle et conduite sans effusion de sang. *The Struggle* rencontra plus de résistance parce que ce tome donnait l'impression de minimiser l'importance de la Révolution française en la mettant à côté d'une série de révolutions mineures et pour la plupart ratées, qu'elles fussent genevoise, polonaise, hollan-

daise, batave, irlandaise, napolitaine ou suisse, entre autres. Palmer ne pouvait comprendre en quoi cela diminuait la Révolution française : le même thème musical, remarquait-il, pouvait être joué par une flûte solo ou par un orchestre entier, et que l'on écoute la flûte n'amointrissait en aucune manière l'orchestre.

Alors même que Palmer terminait son travail, l'écriture de l'histoire était en train de suivre des tendances contraires. En 1964, l'histoire constitutionnelle et l'histoire militaire étaient déjà l'objet de batailles acharnées. Dans les cinq ans qui séparèrent la publication de *The Challenge* et celle de *The Struggle* parurent trois ouvrages majeurs proposant une approche différente de l'âge des révolutions. Dans *On Revolution* (1961), Hannah Arendt défendait avec une force inégalée l'idée que les Révolutions américaine et française étaient radicalement différentes et séparées : la première, politique, conservatrice était un succès, tandis que la seconde, sociale, radicale était en fin de compte un échec. Un an plus tard, dans *The Age of Revolution : Europe, 1789-1848* (1962), Eric Hobsbawm avançait non sans bons arguments que l'Angleterre et la France étaient le « double cratère » de la modernité économique et politique ; en revanche, il ignorait totalement la Révolution américaine et le monde atlantique. L'année suivante, E. P. Thompson fit paraître son histoire sociale de la révolution industrielle, *The Making of the English Working Class* (1963), qui inspira nombre de travaux cherchant à reconstruire les expériences des acteurs à partir d'un dense travail d'archives. Cette histoire par le bas n'avait que faire de concepts aussi abstraits que l'« aristocratie » et la « démocratie », et elle s'intéressait à des localités comme le Yorkshire de l'Ouest plutôt qu'au destin de la civilisation occidentale.

Pour Palmer, ce mouvement allait dans la

David Armitage
À propos de R. R. Palmer

mauvaise direction, en délaissant l'engagement civique et politique au profit de la spécialisation académique et de l'auto-contemplation savante. Pourtant, cette tendance allait devenir hégémonique et rejeta dans l'ombre, pendant plus de deux décennies, l'histoire démodée s'intéressant aux Constitutions et aux guerres comme celle de Palmer. Ce dernier fut meurtri par la réception de *The Struggle*. Après un bref interlude dans l'administration universitaire, Palmer revint par la suite à la Révolution française et à l'étude de quelques grands personnages français, mais sans s'essayer de nouveau à proposer une grande synthèse.

Palmer mourut en 2002, alors qu'il était âgé de quatre-vingt-treize ans. Il avait été le témoin de la chute du communisme, qu'il interprétait à travers le prisme de la première ère révolutionnaire : « Peut-être que les Européens de l'Est, dont la plupart furent européens pendant des siècles, peuvent désormais jouir des bienfaits de la révolution démocratique qu'a connue l'Occident au XVIII^e siècle et qui impliqua tant de violence et de conflits. » Cependant, il ne vécut pas assez longtemps pour voir sa conception de l'écriture historique enfin couronnée. Pendant sa vie, *The Age of the Democratic Revolution* ne fut guère imité, et aucune école de la « Révolution atlantique » n'avait alors émergé.

L'expression de « civilisation occidentale » que Palmer utilisait comme cadre général le rendait suspect aux yeux des historiens de gauche, qui le rangeaient parmi les apologistes de l'OTAN, tandis que ses critiques du conservatisme américain irritaient les historiens de droite. L'association constante qu'il faisait entre démocratie et modernité, ainsi que sa présentation de la fin du XVIII^e siècle comme une période idéologiquement divisée entre la révolution et la contre-révolution

permettaient à certains de voir dans *The Age of the Democratic Revolution* une subtile propagande de guerre froide, façonnée par la théorie de la modernisation.

L'omission de la révolution haïtienne et de l'Amérique ibérique – sans parler de l'absence des esclaves, des femmes et d'à peu près toute histoire culturelle – signifiait que Palmer avait peur de reconnaître les éléments véritablement radicaux de l'ère révolutionnaire, et qu'il était à la fois aveugle face à ceux qu'elle excluait et complaisant vis-à-vis de ses promesses non tenues. Le mouvement de l'historiographie de la Révolution française, qui délaissait les contextes cosmopolites et l'histoire politique au profit du révisionnisme et des explications culturelles, fit de Palmer un *outsider* même parmi les historiens de la France ; il est d'ailleurs choquant de constater que son œuvre majeure n'a toujours pas été traduite en français.

Cinquante ans plus tard, *The Age of the Democratic Revolution* ressemble à une aube que l'on aurait prise pour un crépuscule. Le développement récent de l'histoire atlantique, qui traite les peuples de l'Europe, des Amériques, de l'Afrique et des Caraïbes comme les membres d'un même « monde » en mouvement, légitime l'argument de Palmer en faveur de l'intégration. Les Révolutions américaine et française sont toutes deux de plus en plus vues comme des événements transnationaux et même globaux, dont les origines peuvent être tracées jusqu'à la crise des empires consécutive à la guerre de Sept Ans – conformément à ce que Palmer avait écrit. Les historiens parlent désormais d'une « révolution eurasienne » ou d'une « crise mondiale » à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle ; les décennies autour de 1800 seraient la charnière d'une « grande divergence » à la faveur de laquelle l'Occident commença à prendre de l'avance

sur l'Asie pour la première fois depuis des siècles – une victoire éphémère qui s'est récemment inversée.

Inspiré par *The Age of the Democratic Revolution*, l'âge des révolutions – démocratique et économique, nationaliste et patriotique, impériale et anti-impériale – est redevenu, dans la dernière décennie, un paradigme fécond pour la recherche historique. Cela est vrai même pour des domaines que Palmer avait omis : par exemple, les Caraïbes, la Scandinavie, l'Europe du Sud, le Mexique, l'empire portugais, l'Asie du Sud et les mondes des Océans pacifique et indien. En regard de ces travaux en cours, la chronologie qu'a proposée Palmer semble tout aussi arbitraire que sa géographie. Tous les livres doivent bien s'arrêter quelque part, mais le choix de 1800 comme l'a fait Palmer soulève plus de questions qu'il ne donne de réponses et semble désormais l'élément le plus faible de son travail. Aucune étude de l'ère révolutionnaire ne s'arrêterait aujourd'hui avant 1804 (avec l'indépendance d'Haïti) ou 1810-1811 (avec les premières révolutions en Amérique espagnole), voire avant les années 1840 (avec les guerres de l'Opium ou le printemps européen de 1848).

Presque tout aussi démodée nous semble être la définition étroite que Palmer donnait de l'égalité – la suppression des distinctions traditionnelles et héréditaires au sein d'une communauté politique largement masculine et blanche. Il est certain que cette notion regroupait beaucoup de choses sous une large généralité analytique : l'anticolonialisme, l'antimonarchisme, l'opposition à l'aristocratie, la tolérance religieuse, la liberté de la presse ou encore le soutien à l'éducation publique, entre autres. Mais elle laissait de côté un certain nombre de luttes essentielles de l'époque. « Pour quelques rares

personnes, l'égalité impliquait une plus grande égalité entre hommes et femmes. L'égalité entre les races et pour les anciens esclaves ne fut pas négligée » : voilà le résumé de ce que Palmer avait à dire sur ce qui fut peut-être les deux héritages les plus importants de l'époque, alors qu'il avait clairement connaissance de travaux sur la révolte des esclaves, notamment le livre de C. L. R. James, *The Black Jacobins : Toussaint l'Ouverture and the San Domingo Revolution* (1938). Les insurrections indigènes – comme la révolte de Túpac Amaru dans les Andes (1780-1783), le soulèvement le plus sanglant de l'époque avant la révolution haïtienne – sont à peine mentionnées. Les conséquences de la violence et de l'inégalité qui marquaient le monde atlantique, en particulier dans les sociétés esclavagistes des Amériques, n'ont point troublé le récit progressiste de Palmer.

À ce jour, on ne dispose toujours pas d'étude portant sur les convergences ou divergences de ces mouvements d'opposition aux formes de domination et de subordination – la monarchie, l'aristocratie, l'esclavage, les différences de genre. Il n'existe pas d'analyse globale de la fin du XVIII^e siècle en tant qu'âge de la contre-révolution *anti-démocratique*. Enfin, l'histoire conceptuelle de l'égalité reste à écrire presque entièrement. Peu d'historiens disposent de la connaissance des langues étrangères qu'avait Palmer, ni de son don pour les grands récits. Ils sont encore moins nombreux à partager sa conception de l'histoire comme science sociale critique, dont l'objectif doit être d'éclairer le public et de proposer des réformes politiques. Néanmoins, tous peuvent trouver en lui un modèle d'historien s'intéressant à de grands thèmes sur de larges étendues temporelles et spatiales.

La pertinence de *The Age of the Democratic*

David Armitage
À propos de R. R. Palmer

Revolution n'a fait qu'augmenter depuis 1989 et, plus récemment, depuis la révolution arabe et les révoltes populaires qui ont explosé dans le monde depuis 2011. Bien sûr, peu de l'énergie de ces mouvements était dirigé contre des rois et des seigneurs. Ils n'étaient guère concernés non plus par les formes contemporaines d'esclavage, bien qu'au moins 29 millions de personnes y soient sujettes, d'une façon ou d'une autre, dans le monde. La colère et les revendications actuelles portent plutôt sur les inégalités économiques et sociales, qui ont rapidement crû à l'intérieur de la plupart des pays, alors que les inégalités entre pays devenaient moins marquées.

L'ère révolutionnaire n'est pas terminée ; ses fruits sont inégalement répartis de par le monde. Dans les dernières pages de son ouvrage, Palmer se montrait en accord avec Tocqueville : « Les inégalités de richesse et de revenus [...] seront réduites par la révolution ou par un autre moyen. C'est ce qui fut d'ailleurs le cas. » Dans notre époque plus sage mais aussi plus rapace, aux turbulences avant tout économiques, nous

voyons à quel point cette prédiction était erronée. Mais nous pouvons apprendre de ces espérances et de l'histoire qui a été écrite pour les nourrir.

N'en déplaise à Palmer (et aussi à Hegel, Marx ou Tocqueville), il n'y a pas de sens de l'histoire, qu'il prenne la forme de la liberté, de la démocratie, de l'égalité ou de tout autre accomplissement similaire. En revanche, l'histoire comme discipline a bien un sens : rendre compte du présent au regard du passé. À la lumière de la tentative ambitieuse et féconde de Palmer de faire précisément cela, il est difficile de penser à un hommage plus juste que celui rendu par Franco Venturi, le plus grand historien italien de l'ère révolutionnaire, à *The Age of the Democratic Revolution* : « un chef-d'œuvre sur les révolutions du passé, né d'une confrontation passionnante avec les révolutions du présent ».

David Armitage.

Traduit de l'anglais par Jérôme Baudry.